

BUREAU :  
RUE DES TROIS-FRÈRES, 9.  
AU CABINET DE LECTURE.

# L'ORDRE PUBLIC

## JOURNAL DES BARRICADES

(ÉCHO DE LA PRESSE)

PARAISANT TOUS LES JOURS.

DISTRIBUTION :  
DANS TOUS LES QUARTIERS DE PARIS.  
A 10 CENT. PAR NUMÉRO.



### AVIS.

Le JOURNAL DES BARRICADES étant dans l'intention de publier tous les faits, tous les détails, tous les traits de courage, de dévouement ou d'humanité qui se sont produits pendant ces trois jours, nous prions toutes les personnes à la connaissance desquelles quelques-uns de ces faits seraient parvenus, de vouloir bien nous en adresser les détails, par lettres affranchies, afin que nous leur donnions toute la publicité qu'ils méritent, et que nous puissions grouper ainsi successivement toutes les scènes si variées de ce grand drame parisien, que nous voulons raconter dans toutes ses péripéties et toutes ses émotions.

ORDRE PUBLIC et BARRICADES ! comment et dans quel but ces deux mots, qui sont la négation l'un de l'autre, et qui hurlent de se trouver ensemble, sont-ils accouplés en tête de ce journal ? Sont-ils une menace ou un espoir jeté à la France encore stupéfiée du coup qui vient de renverser, dans la royauté de Louis-Philippe, l'infâme royauté de la corruption et de l'égoïsme ? A Dieu ne plaise que nous ayons la pensée de répandre dans notre pays de nouvelles causes d'inquiétudes ! non, le titre que nous avons pris n'est pas une menace, loin de là ! il est un appel à toutes les classes intéressées à l'ordre et à la tranquillité ; mais il est en même temps l'expression d'un fait qui ne pouvait être nié que par des aveugles ou de misérables mercenaires.

Le désordre, en effet, implanté et développé chez nous par l'influence intéressée de la dynastie d'Orléans, s'était élevé sous cette action incessante et maudite, à la puissance d'une organisation formidable qui avait envahi et éterné toutes les forces de la société ; en vain la grande voix de la France réclamait-elle de toutes parts contre cette gangrène mbrale qui coulait à pleins bords de toutes les régions du pouvoir, le pouvoir faisait la sourde oreille ; il se riait des réclamations, il mettait les réclamants en prison, et s'enfonçait avec plus d'impudence encore dans les voies honteuses où il devait périr.

Que pouvait-on attendre autre chose de la part d'hommes comme MM. Guizot et Duchâtel, dont la stupide arrogance est devenue proverbiale ?

Dans cette situation violente et désespérée faite à la France par les séides d'une dynastie qui s'était imposée et soutenue par la fraude et la corruption, il n'y avait de remède que dans une nouvelle tempête : l'ordre ne pouvait sortir que de nouvelles barricades.

Rapide comme la pensée, puissant comme le glaive de Dieu, l'orage a frappé les coupables, mais il ne les a pas frappés seuls ! Il a laissé sur son passage des traces profondes qu'un jour ne suffit pas à effacer !... Le sang fume encore de toutes parts, les pavés populaires portent encore l'empreinte d'une douloureuse victoire, la foudre gronde encore dans le lointain, la colère bouillonne encore dans les profondeurs d'une population armée ; les imaginations, plus calmes après le combat, se mettent à regarder l'avenir, et ne l'entrevoient qu'à travers l'effroi qu'inspire encore le souvenir d'un passé sanglant ; le doute et la crainte sont partout ; partout on s'aborde et on se demande : Où allons-nous ?

Où nous allons !!! à la régénération de notre pays, à sa réhabilitation dans le monde, à la conquête de cette couronne immortelle que toutes les gloires ont placée sur le front de la France, et que des mains indignes en avaient arrachée. Mais, pour nous relever des profondeurs de l'abîme où nous étions tombés, il faut deux choses :

La confiance ;

L'union.

Oui, confiance ! confiance ! Dieu veuille sur nous, confiance en lui ! il est toujours le Dieu de la France ; la noble colère qu'elle vient de secouer sur tant de souillures, s'est élevée jusqu'à lui comme un parfum d'expiation ; son doigt a marqué, à la tête des nations, les destinées privilégiées de sa fille aînée, et les décrets de Dieu s'accompliront malgré ses ennemis et les nôtres, et les nuages qui ont si longtemps voilé la glorieuse auréole de notre pays passeront, et il se relèvera dans sa force, dans son énergie et sa grandeur.

Confiance, donc, confiance en nous-mêmes et en nos frères !

Eh ! mon Dieu, nous ne sommes pas si méchants que nous le croyons, et nous sommes trop grands et trop braves pour avoir peur de notre ombre, comme des enfants timides.

Quoi ! nous serions si faibles et si peu accoutumés à vaincre que nous serions déjà effrayés et embarrassés de notre victoire !

Oh ! laissons faire les hommes de tête et de cœur qui se sont chargés de continuer et de féconder, dans le cabinet, la grande tâche commencée sur le champ de bataille, confiance dans leur patriotisme, dans leur énergie et leur activité, laissons-leur le temps d'organiser la victoire ;

Car si c'est beaucoup de vaincre, ce n'est pas tout encore, il faut féconder le triomphe, pour qu'il ne devienne pas une duperie, et pour que nos ennemis ne disent pas de nous comme les Carthaginois disaient d'Annibal : Ils ont su vaincre, mais ils n'ont pas su profiter de la victoire.

Dans la crise solennelle et décisive où nous sommes entrés, il n'y a plus, il ne doit plus y avoir qu'un parti, celui de la France.

Les partis s'éteignent et disparaissent, la France seule ne passe pas, et son intérêt et sa gloire doivent être également chers à tous, comme le patrimoine commun de ses enfants, quelque qualification qu'ils se donnent.

Longtemps on a dit : « La République proclamée en France, c'est la guerre civile et la guerre avec toute l'Europe. »

Eh bien ! de deux choses l'une : ou la République, qui n'est encore qu'à l'état de proposition, deviendra par la volonté de la France, la forme définitive de son gouvernement, et alors tous l'accepteront, et s'il faut la guerre, nous la ferons, mais ce sera contre l'étranger qui oserait nous attaquer, et non contre nos frères ; et cette guerre, nous la ferons d'autant plus décisive et plus glorieuse que nous serons plus étroitement unis au pouvoir qui sera la libre et loyale expression de la volonté nationale.

Restons donc unis et nous resterons forts pour être prêts à toute éventualité, et attendons avec confiance la grande manifestation qui se prépare et qui doit décider des destinées de la France.

Si, au contraire, la nation consultée dans toutes les classes d'habitants et d'intérêts qui la constituent, adopte une autre forme que celle qui lui est proposée par le gouvernement provisoire, eh bien ! dans ce cas, pas plus que dans l'autre, il n'y aura de guerre civile et de déchirements intérieurs, pourvu que chacun sache faire à son pays, dont il reconnaîtra à des signes certains la véritable volonté, le sacrifice, pénible sans doute, mais glorieux, de ses affections et de ses sympathies.

Toute la situation présente se résume donc dans ces mots :

Confiance,

Union.

Confiance dans les destinées et dans le Dieu de la France.

Confiance en nous mêmes, en notre propre raison, en nos propres forces.

Confiance dans le peuple de Paris qui saura déposer les armes, après sa victoire, et reprendre ses travaux, comme Cincinnatus revenant à sa charrue, après avoir repoussé les ennemis de Rome.

Confiance dans les membres du gouvernement provisoire qui se sont en si peu de temps élevés si haut dans l'estime et la reconnaissance de Paris et de la France, par la vigueur de leur initiative, par la promptitude de leur action, par la prévoyance de leurs mesures, par l'énergie de leur attitude et la fermeté de leur parole.

Confiance en l'illustre Lamartine dont le courage et l'infatigable éloquence ont peut-être sauvé Paris d'une sanglante catastrophe.

Union, Organisation, Ordre public.

Tel doit être désormais le cri de ralliement, le mot d'ordre de tous les Français.

L'union a donné la victoire, l'union la rendra féconde.

La victoire a renversé tous les pouvoirs constitués, et brisé l'équilibre de toutes les forces régulières de la société, c'est maintenant à l'organisation à réparer les désastres de la tempête, à déblayer le champ de bataille, à relever et raffermir tous les éléments d'ordre que l'orage a un instant disjoints, et à reconstituer sur des bases solides et durables l'ordre public que tout le monde veut en France.

L'ordre public ! oui, c'est là ce que la France veut et demande, sans distinction de couleurs et de partis.

L'ordre public, après le désordre public porté à son comble par dix-huit années d'un règne qui arrivera à la postérité chargé d'ignominies et du mépris du monde.

L'Ordre public ! tel est le titre que nous avons donné à ce journal, comme l'expression la plus exacte des besoins du moment et de la pensée de tous ; telle est la mission que nous voulons remplir dans la presse, tel est le but qui nous a fait reprendre la plume et joindre nos efforts aux efforts si unanimes et si courageux de toute la population de Paris, pour maintenir la victoire dans les bornes de la modération et de la justice, qui sont la vraie force.

Nous avons joint à notre titre d'Ordre public le nom de Barricades, parce que ce nom est une date, et que nous voulons qu'on n'oublie pas que, si l'ordre public que nous cherchons dans l'intérêt de tous est sorti des barricades, notre journal aussi a la même origine, et s'adresse également au peuple qui a fait les barricades, et aux classes plus élevées, chargées d'en poursuivre et organiser pacifiquement les résultats.

Les Barricades ! qui peut dire où s'arrêtera leur retentissement ? qui peut compter les répercussions qu'elles vont éveiller dans le monde ?

Nous n'apprécions rien encore, nous ne faisons que pressentir ; mais préparons-nous à diriger et à modérer le mouvement d'électricité qui se prononce autour de nous, si nous ne voulons pas qu'il nous emporte.

L'Ordre public, journal des Barricades, tel est donc le journal que nous créons aujourd'hui, et par lequel nous rentrons dans la carrière politique et dans les luttes de la presse, qui nous ont valu, sous le gouvernement de Louis-Philippe, les honneurs d'une longue et douloureuse captivité.

Nous nous étions retiré de la lice le cœur triste et découragé, nous y rentrons le cœur léger et plein d'espérance, car nos prévisions ne nous ont pas trompé ; voici, en effet, ce que nous écrivions de Sainte-Pélagie, dans les Dialogues apologetes publiés par nous, en décembre 1846, après les élections générales.

« Montrez-nous, disions-nous au système déplorable qui pesait sur la France, montrez-nous dans toute sa nudité le honteux courage de votre infamie ; usez et abusez de la force passagère que vous donne votre majorité factice, CAR LE TEMPS APPROCHE OU LE PEUPLE VIENDRA, COMME L'HOMME-DIEU, ARMÉ DE SON FOUET INEXORABLE, VOUS EXPULSER DU TEMPLE, REPRENDRE SUR VOUS SES DROITS USURPÉS, ET BRISER LES IDÔLES VERS LESQUELLES IL VOUS A ASSEZ LONGTEMPS SERVI DE MARCHEPIED. »

Certes, il faut le dire, nous étions loin d'espérer que les événements feraient sitôt de ces paroles une prophétie, un fait accompli.

Mais Dieu tient dans sa main les cœurs des peuples et des rois, et sa colère n'est jamais plus près d'éclater que dans le moment où ses foudres paraissent le plus endormies.

Que de raisons pour espérer !

Nous adjurons tous nos amis politiques, toutes les personnes attachées à l'ordre avant tout, de se réunir à nous dans ces graves circonstances, pour soutenir un organe auquel les événements peuvent réserver une heureuse et salutaire influence sur les événements ultérieurs.

Nous adjurons le peuple de Paris, dont nous sommes l'ami et dont nous avons pris la défense toutes les fois que notre carrière de journaliste nous en a fourni l'occasion, nous l'adjurons, lui aussi, de nous écouter, car nous ne le conduirons jamais que dans la voie de l'honneur, de l'ordre, de la force et de la gloire de notre commune patrie.

EUGÈNE BLANC,

Condamné politique du règne de Louis-Philippe.

Les matières de ce numéro étaient remises à l'impression dès le 26 février, mais l'impossibilité de trouver des ouvriers en a retardé la publication jusqu'à ce jour ; — c'est la même raison qui a empêché ce numéro d'être tiré au complet.

Une souscription en faveur des blessés est ouverte au bureau de l'Ordre Public, rue des Trois-Frères, 9, où les offres sont reçues tous les jours, et seront versées chaque semaine à la mairie du 2<sup>e</sup> arrondissement.

TYPOGRAPHIE DE H. VRAYET DE SURCY ET C<sup>e</sup>, RUE DE SÈVRES, 57.



